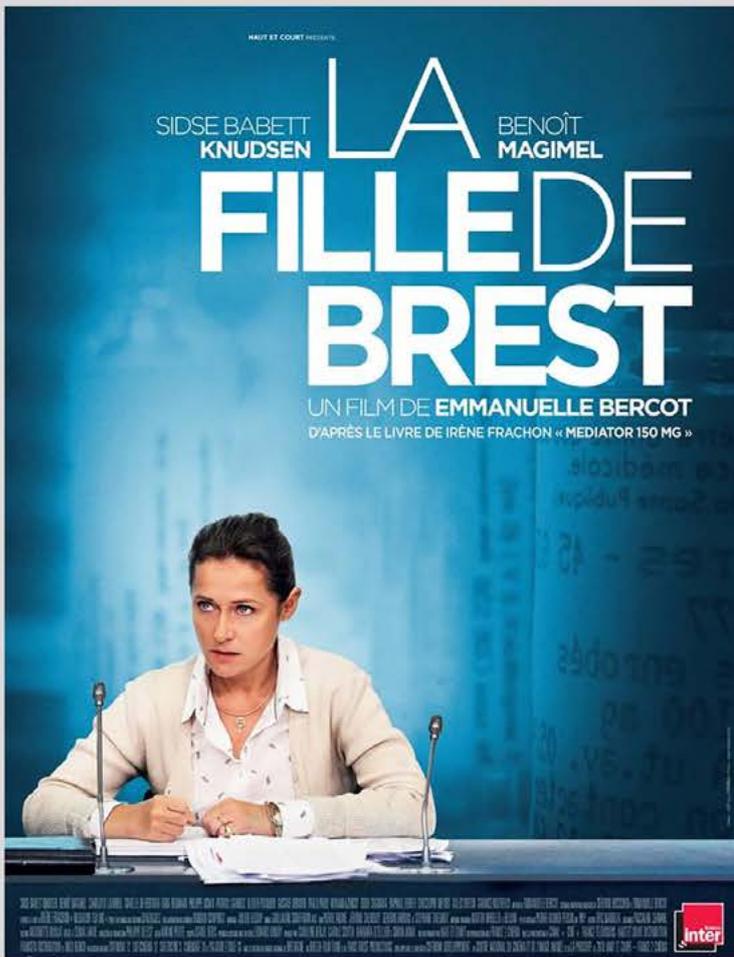


La fille de Brest v/s Carole Matthieu

2016



♀♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles

Geneviève Sellier

Carole Mathieu (Arte 20/11/2016)

La Fille de Brest (sortie en salle 23/11/2016)

Deux visions opposées de la réalité sociale

L'actualité des sorties cinéma/télévision nous offre un contraste saisissant : d'un côté un téléfilm pour Arte avec Isabelle Adjani, marqué par un fatalisme qui instrumentalise complètement le personnage féminin, une médecin du travail dans une entreprise de téléachat ; de l'autre un film qui raconte avec l'énergie extraordinaire de l'actrice danoise de *Borgen*, Sidse Babet Knudsen, la bataille homérique d'Irène Frachon contre le laboratoire Servier et l'inertie de l'administration de la santé publique.

Après avoir sadisée Isabelle Adjani via une classe de banlieue dans *La Journée de la jupe* (2012), la chaîne culturelle franco allemande la distribue dans un rôle de médecin du travail au bout du rouleau, dont la première apparition, complètement défigurée par un patient qui l'a agressée (et qui, on l'apprend par la suite, s'est suicidé), symbolise le traitement que lui fait subir le téléfilm. Pendant 90 mn, elle promène son masque tragique dans une entreprise de téléachat dont les employés manifestent tous (et/ou provoquent) diverses formes de souffrance au travail. La plupart du temps hagarde, elle erre dans les couloirs vides d'un immeuble en verre symbolisant la modernité aliénante et mortifère. Filmée de façon assez prétentieuse, avec des décalages constants entre le son et l'image, et sans que jamais un peu d'humanité ordinaire et quotidienne ne soit accordée au personnage principal, cette histoire de souffrance au travail donne une impression caricaturale qui dessert finalement sa cause. Un peu moins d'esthétique distanciée et une narration plus modestement ethnographique auraient sans doute permis de donner plus d'épaisseur et de complexité aux personnages. Peut-être y-a-t-il un rapport entre cette vision outrageusement fataliste du monde social et le fait que les auteurs en sont deux hommes, le réalisateur **Louis-Julien Petit**, qui l'a adapté du roman de Marin Ledun, *Les Visages écrasés* (tout un programme !)..

A l'opposé, *La Fille de Brest*, réalisé par Emmanuelle Bercot, à la demande des productrices de Haut et Court, Caroline Benjo et Carole Scotta, d'après le livre d'Irène Frachon, scénarisé par Séverine Bosschem, diffuse une énergie électrisante, pour raconter une histoire qui relève pourtant de la même réalité sociale : l'affrontement d'une médecin avec la logique capitaliste impitoyable d'une entreprise. La réussite du film est pour beaucoup dans l'incroyable énergie que dégage l'actrice danoise Sidse Babet Knudsen, qui nous avait pourtant habitués à plus de retenue dans la remarquable série politique danoise *Borgen*.

Je ne peux pas m'empêcher de voir un rapport entre une vision totalement noire et « chic » du monde social où les auteurs masculins déplacent sur une femme leur fatalisme, et une vision dynamique, combattive et stylistiquement modeste de cette même réalité sociale, dont les auteures sont une extraordinaire équipe de femmes, depuis les productrices jusqu'à l'actrice principale qui porte le film.

La qualité du film de Bercot tient aussi à sa capacité à construire des personnages complexes, comme celui qu'incarne Benoît Magimel, ce professeur qui dirige une équipe de recherche et paiera le prix fort (l'annulation de tous ses crédits) pour avoir osé mettre ses compétences au service des malades : il abandonne la bataille faute de moyens, contraint finalement de s'exiler au Canada. Le film évite tout manichéisme en montrant que ce qui permet à Irène Frachon de tenir, c'est son rapport affectif au monde social, son « goût des autres », alors que le chercheur, isolé dans son labo, est paradoxalement plus vulnérable.

Cette description terrifiante du pouvoir de nuisance des laboratoires n'entraîne pourtant aucun fatalisme, au contraire du film d'Arte, qui donne littéralement envie de se tirer une balle dans la tête (ou de se jeter par la fenêtre, ce que fera la protagoniste). En ces temps de droitisation politique alarmante, le goût du noir tel que le pratique le cinéma d'auteur au masculin, y compris celui que produit Arte, montre ses effets délétères...



Geneviève Sellier est Professeure émérite en études cinématographiques à l'Université Bordeaux Montaigne. Spécialiste des approches « genrées » du cinéma et de la télévision, elle a publié notamment *La Drôle de guerre des sexes du cinéma français, 1930-1956*, avec Noël Burch (1996, réed. 2005) ; *La Nouvelle Vague, un cinéma au masculin singulier* (2005) ; *Ignorée de tous... sauf du public : quinze ans de fiction télévisée française*, avec Noël Burch (2014) ; elle a co-dirigé *Cinéma et cinéphilies populaires dans la France d'après-guerre 1945-1958* (2015). voir <http://www.genevieve-sellier.com>